

L'Écho de Saïda

numéro
122

L'Écho de Saïda est édité par le bureau de l'Amicale des Saïdéens
1 Impasse Samson 31500 Toulouse - Tél. 05 61 20 04 94 - Responsable de la publication : Alain Crach



*Joyeuses fêtes
&
Heureuse année 2013*





Site officiel de l'Amicale : <http://saida.pagesperso-orange.fr>
Forum privé des Saïdéens : <http://saida.nostalgerie.xooit.com>

Virtuel... Vous avez dit virtuel ?



Par définition, Internet est un espace virtuel ! En un sens, les souvenirs relèvent aussi du virtuel... Et voilà plus de cinquante ans que ce virtuel, notre souvenir saïdéen, occupe nos pensées, notre cœur. Ainsi fonctionnons-nous. « *Tu peux sortir l'enfant du Pays, tu ne sortiras jamais le Pays de l'enfant* ». Et aujourd'hui, notre virtuel est devenu réalité par la magie du "oueb", grâce au dévouement de nos bénévoles, **Hubert Méréa** en tête. Chaque jour, sur le Forum privé des Saïdéens, de nouveaux messages, de nouvelles photos, de nouvelles et belles réalités mémorielles viennent façonner et embellir cette "alchimie" propre aux déracinés : cultiver l'amour et le respect du passé en sachant cultiver aussi présent et avenir !

Sans se complaire dans les lamentations, juste pour faire remonter les saveurs d'une partie de vie qu'on nous a volée. Pour goûter à la joie de se retrouver entre nous, retrouver des noms, des lieux, des épisodes de vie, la saveur de nos fêtes, la fraîcheur de la piscine, les senteurs du Vieux-Saïda, les accents de l'un, les plaisanteries de l'autre, les équipes de sport...

« *Tout d'abord une photo prise en service à la préfecture de saïda avec des collègues que vous reconnaîtrez . Ensuite une partie de mes amis de cette jeunesse insouciant de l'époque, deux ont disparu, mais je pense que leur souvenir est resté dans vos cœurs.* »
André Luna



Vu sur notre site grand public, un message de Mohamed Azeddine Tabet Helal, le 25.11.2012
Email : tabet_azeddine@yahoo.fr
Ville : Tlemcen

« Bonjour, je suis un ancien habitant de Saïda. J'y ai vécu de 1953 à 1958 mais les souvenirs les plus beaux continuent à hanter ma vie. J'y vais une fois l'an et c'est pour moi une joie indescriptible que de retrouver les lieux qui existent encore et qui portent une charge d'affectivité qui tend souvent vers l'émotion, voire le chagrin... »

Le pèlerinage commence par la maison d'enfance située en face de la poste et instinctivement mon regard va vers le premier étage où résidaient les Benhamou... Bernard, Danielle... ...et la visite se poursuit: la mairie, l'école Jules Ferry (les salles de classe, les camarades, Kestemont, Soulier...) la Marine, Village Boudia, la Redoute... Mais là, où la tension atteint son paroxysme, c'est la maison de Madame Dahan. Les larmes sont inévitables. C'est pour moi, la maîtresse, la sœur aînée... et si j'ai choisi d'être professeur de Français, c'est en grande partie grâce à sa pédagogie. (combien je serais heureux d'avoir de ses nouvelles!)... Vers les 15 heures, c'est le retour vers Tlemcen. »

Pour participer à la vie saïdéenne "virtuelle et tellement réelle", adressez simplement un petit mot à Hubert Méréa (hubert.merea@orange.fr) qui se fera un plaisir de vous envoyer vos codes d'accès personnel. On vous attend !

De nombreux Saïdéens abonnés à l'Écho de l'Oranie ont eu la joie de découvrir, en couverture du dernier numéro (novembre-décembre 2012), notre monument aux morts. Que nos amis de l'équipe de l'Écho de l'Oranie en soient remerciés. Les bonnes émotions, ça fait du bien !

Saïda était en Oranie (du sud...), vous pouvez vous abonner à cette belle revue qui comporte près de 60 pages très bien documentées. Elle paraît tous les deux mois. Adressez-vous à :

Amitiés oraniennes
11 avenue Clémenceau, 06000 Nice
Tél. 04 93 88 40 85
E-mail : echo.oranie@wanadoo.fr



Polos Saïda

À l'heure où nous mettons ce numéro sous presse, nous vous informons que les polos sont toujours en phase de fabrication. Nous tenons à vous rappeler que pour obtenir un prix défiant toute concurrence pour un produit de qualité, nous avons fait appel à une société délocalisée qui fabrique ce type de produits à grande échelle, pour des marques de prêt à porter mondialement connues. En cette période de fêtes, les délais de notre commande sont un peu rallongés. Cependant nous savons que le 20 novembre toutes les pièces avaient été fabriquées et qu'il ne restait plus qu'à les assembler et les livrer. Si vous n'avez pas eu d'autres informations, à la lecture de ce journal, et si voulez en savoir plus, n'hésitez à me contacter.



Alain Crach



L'année 2012, tant redoutée par notre communauté parce qu'elle nous rappelait qu'il y a cinquante ans nous avons dû quitter notre terre natale, souvent dans des conditions difficiles, arrive à son terme.

Chacun de nous, en famille ou en communion avec d'autres compatriotes, a pu rendre un hommage, en cette année mémorielle, à nos ascendants qui ont fondé et construit ce pays tant aimé.

Cinquante années déjà, le temps passe vite et beaucoup de nos compagnons sont partis rejoindre leurs aïeux ou sont désormais très âgés. Aujourd'hui, la population « Pieds noirs » dont vous faites encore partie se réduit doucement pour disparaître dans le temps. Qui parlera de nous dans cinquante ans ? Qui évoquera notre malheur, le souvenir de nos milliers de morts et disparus, les difficultés de notre intégration dans notre mère patrie ? Mais aussi, nos belles réalisations et le travail colossal de nos anciens au « bled », bâtissant un pays ?

Seuls resteront vos récits écrits à l'attention de vos descendants ou de vos amis. Cette écriture peut être également l'occasion de vous libérer, de vous enrichir, en un mot de vous guérir. L'écriture : une thérapie pour beaucoup d'entre nous. Ne laissons pas l'oubli prendre le pas sur notre mémoire.

Aussi avant qu'il ne soit trop tard, prenez votre stylo (ou votre souris pour les plus ... branchés) et envoyez-nous vos anecdotes, vos souvenirs de la vie quotidienne. L'insertion de vos témoignages dans l'Écho permettra de poursuivre notre travail à votre service.

C'est l'un des objectifs de notre journal : établir un lien entre nous (natifs et amis de Saïda et de ses environs) et permettre à chacun de relater son vécu.

Dans cet écho, vous trouverez deux articles correspondant à notre attente : la suite et fin de « la saga de là bas » et le reportage de Jean-Pierre, précis et documenté, consacré au quartier du théâtre. Si nous pouvions exécuter ce même travail sur les autres quartiers de notre cité tels que la Gare, la Redoute, la Marine, les Castors, les HBM, l'Église, (...), nous aurions accompli une grande partie de la mission que nous ont confiée les fondateurs de l'Amicale, en complément aux différents livres et DVD parus à ce jour.

C'est un travail collectif, tout le monde doit être concerné. **Nous comptons sur vous.**

En cours également, l'ouvrage sur la scolarité à Saïda et les villages environnants. Une opération délicate qui demande minutie, rigueur et surtout persévérance pour ceux qui ont en charge la réalisation de ce projet. Un dernier appel vous est fait en page 20. Évitez d'avoir à regretter plus tard de ne pas nous avoir fait parvenir des documents qui auraient eu leur place dans ce recueil. Vos enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants pourraient le déplorer.

Enfin, notez bien que Pentecôte 2013 verra notre Rassemblement national. Vous trouverez en page 7 les modalités d'inscription, mais attention cela ne concerne, dans un premier temps, que les personnes intéressées par un étalement de leur règlement.

Le bureau de l'Amicale et toute l'équipe de l'Écho de Saïda vous adressent leurs meilleurs vœux de santé et de bonheur pour 2013 et vous disent à bientôt.

Alain Crach

Pour contacter l'Amicale des Saïdéens :

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations...

Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

ADMINISTRATION

Amicale des Saïdéens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94 - Téléphone portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

Cotisation 2013 : 20 €, soutien à volonté

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président...

Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

BUREAU

Amicale des Saïdéens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38 - Téléphone portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publier
Adressez-vous à **Christian Duran** :

ÉCHO

Écho de Saïda, 4 allée des Lavognes - 34170 Castelnaud le Lez

Téléphone fixe : 09 71 31 49 69 - Téléphone portable : 06 63 41 49 08

Courrier électronique : echodesaïda@orange.fr

• Pages 4 et 5
Les Saïdéens ont la parole

• Page 7 :
Arles 2013



• Pages 8 et 9 :
Saga de là-bas



• Page 12 :
Nos religions



• Pages 13 à 18 :
Le quartier du théâtre



• Page 18 :
Cotisations 2013

• Page 19 :
Détente saïdienne



Les Saïdéens ont la parole

De Raymonde Viard-Macia - 34470 Pérols

Avec l'envoi de photos de classe pour l'ouvrage en préparation, notre amie nous envoie deux photos prises à Aïn El Hadjar, le 15 juin 1947, avec cette légende :

« On reconnaît L. Bastide, Mlles. Castejon, Kaire, Dona, Marie Garcia, Céleste Andréoletti, Sylviane Pèlerin, Escolano (enfant de chœur), Mado Martinez et Claudette Bolorinos (Les anges) »



De Odette Amsallem
94300 Vincennes

Sur le dernier numéro de l'écho, vous parlez de l'arrivée des Américains à Saïda... Les lectrices doivent se rappeler que ces braves "Yankees" étaient très sensibles au charme des Saïdéennes. Ils n'hésitaient pas à nous accoster, jusqu'à sonner à nos portes, et à nous faire des propositions... pas vraiment guerrières !

De Betty Gilard-Seiler - 83100 Toulon

Suite à la photo parue en couverture du N° 121, nous avons reçu ce très gentil courrier, avec les photos du montage de « notre monument » à Bonifacio, en 1963



Mon père était l'adjoint
SEILER Rolf (sergent-chef à l'époque)
et ma mère SABATER Yvonne-Richeline
travaillait à l'hôpital de Saïda.
Nos grands parents tenaient le
Bar "chez Jeannot" en face du
marché couvert -
En 1962, nous sommes arrivés à
Bonifacio, fin 1964 à l'adjoint.

En espérant que ces photos fassent
plaisir à vos lecteurs, je vous
remercie pour le travail que vous
faites avec ce journal -

J'ai quitté Saïda à l'âge de
8 ans, mais je suis fier-rouge pour
toujours et fier de l'être !

Arturo Levent

Inauguration,
en juin 1963, en
présence du maire,
Monsieur Tramoni
et du commandant
Orsini

« À l'Amicale de Saïda, à mes chers amis, à l'attention de Madame Claire Lesca-Génolini,

Nous ne nous connaissons pas, mais nous avons en commun notre croyance en « l'Éternel » qui gouverne le monde. Nos fêtes juives viennent de se dérouler, à l'office du matin du Shabbat qui a suivi Kippour. Un membre du comité de la Synagogue, nous a lu le message reçu de la Prêtrise de l'Église Sainte-Marie des Vallées de Colombes. Il s'agissait de bons vœux, à nous tous, pour une bonne année et plein de bonnes choses, mais il y avait des feuilles et des feuilles et des feuilles... remplies de signatures et de petits mots touchants de toute la communauté catholique de la paroisse. Il n'est pas nécessaire de vous dire notre émotion et notre reconnaissance... Que Dieu les bénisse tous ! Voilà, c'est le temps de la délivrance et de la paix qui approche ! Nous vous prions de croire à nos meilleurs sentiments.

Danielle et Claude Lévy, le 3 octobre 2012 - 92700 Colombes

Les Saïdéens ont la parole

De Claude Lévy - 92700 Colombes

Dimanche dernier, nous recevons un appel téléphonique d'**Henriette*** (épouse de **F. Cazorla**). Elle nous apprend le décès de mon ami, **François Arraez**.

J'en ai les jambes coupées. Il aurait eu un infarctus dans la nuit et un de ses amis aurait fait la découverte le matin. Henriette est sa cousine. Il était en relation avec elle.

En 1955..., les « Deux Magots » ont engagé, pour le rayon des tissus, un jeune homme, François Arraez, dont le père était, je crois, coiffeur à Franchetti.

Les événements sont passés. (Quel doux euphémisme).

Par hasard, je pense en 63 ou 65, j'apprends que François fait de la comptabilité et qu'il travaille dans une boîte dans le 9^e à Paris. Nous avons donc dû prendre contact à ce moment là. Mon frère Lucien avait en charge l'administration de notre affaire à Asnières. Arrive cette terrible maladie d'hodgkin qui nécessite chimio, rayons... Le travail s'accumule, le retard est partout !

J'appelle François, je lui explique la situation et, immédiatement, il me propose de m'aider tous les dimanches matin. Il rétablit le retard des écritures, Lucien revient. Et depuis, une amitié est née. Nous avons correspondu pour toutes les occasions. Il a fait des voyages et nous avons reçu des cartes de tous les coins du monde. De notre côté, à chaque voyage, la première carte postale était pour François. Nous échangeons nos vœux tous les ans, et quelques lettres. Il était timide et réservé.

Mon épouse m'avait préparé un anniversaire surprise, elle a réussi à avoir son téléphone et l'a invité. Elle savait le plaisir que j'aurais eu à revoir François. Il a trouvé plein de prétextes pour décliner.

J'avais reçu une lettre de lui le jeudi avant ce funeste dimanche et je devais lui répondre...

Cette amitié a duré, ainsi, pendant plus de quarante ans ! Nous ne nous sommes jamais revus. Nous étions de Saïda, c'est ça le miracle.

Au revoir François, que Dieu te garde.

Claude Levy, le 3 octobre 2012

** Henriette Cazorla a été la dernière employée des Deux Magots, comme caissière. Nous ne nous sommes pas revus depuis, mais toujours en relation.*

De Gillette Fleury-Kauffmann - 72200 La Flèche

Chers amis,

Quelle belle idée vous avez eu de régionaliser la réunion des Saïdéens ! Cela a permis à ceux qui ne peuvent se rendre aux réunions nationales, presque toujours dans le sud, de retrouver des ami(e)s cher(e)s. Mes sœurs **Josiane** et **Francette** (Kauffmann), qui assistaient pour la première fois à ces retrouvailles ont été enchantées de cette belle journée à Fontenay-le-Comte, en Vendée. Ce fut aussi, pour les beaux-frères qui l'accompagnaient, l'occasion de découvrir ces Saïdéens dont ils ont entendu si souvent parler. Un grand merci aux organisateurs, à **Gérard** et **Annick Diès**, **Alain Crach**, **Robert Jesenberger**, **Sébastien Pérez** et **Josée** son épouse, ainsi que **Paul** et **Josette Mas**.

Nous avons une certaine appréhension à y aller : qu'allait-on y chercher et qu'allait-on y trouver ? Pas évident non plus d'accepter de se montrer après 50 ans !

Nous avons aimé l'atmosphère sereine et chaleureuse, la gentillesse, l'attention de chacun, l'envie de savoir qui étaient les uns ou les autres. Je m'aperçois d'ailleurs qu'il y a beaucoup de gens à qui nous n'avons pas pu parler par manque de temps. Pas de larmes ni de nostalgie appuyée, excessive, malgré la mémoire très vive des participants ! De beaux échanges d'humains qui ont vécu leur autre vie sans oublier la première et sans oublier les amis, les voisins, les clients, l'emplacement des maisons et des commerces... Présences touchantes des conjoints, non Saïdéens, et de celle d'un « ancien jeune militaire français » venu de Bretagne avec son épouse. Et merci à monsieur **Alvérola**, d'avoir évoqué avec humour et tendresse certaines anecdotes concernant notre père, **Constant Kauffmann**. Nous en avons été très émues mes sœurs et moi.

Merci encore à tous et bravo pour tous les efforts que vous faites depuis tant d'années.

L'article « Notre Vieux-Saïda » paru sur le N° 121 a suscité de beaux échanges sur le Forum privé des Saïdéens... De beaux clichés ont été mis en ligne, dont ces deux par **Christian Kauffman**, véritables invitations à la promenade... au cœur de nos souvenirs... Allez, laissez-vous tenter... fermez les yeux et... bonne balade !



Denise Briffa-Pérez, âgée alors de sept ans, lors d'une promenade au Vieux-Saïda, entourée de sa cousine **Yvette** avec son mari **Marcel Talleu** et d'une cousine, **Francine**

Voici la réponse à la devinette posée sur le précédent numéro de l'Écho de Saïda (page 8), à laquelle plusieurs lecteurs ont répondu juste ! Bravo à eux !



L'officier français "Bou chéchia" se nommait officiellement : **Christophe Louis Léon Juchault de Lamoricière** communément appelé, en dehors des indigènes « **Le général Lamoricière** ».

Né le 5 février 1806, il mourut le 11 septembre 1865.

Il se rendit célèbre par la prise de Constantine en 1837 contre le lieutenant d'Abd el-Kader, le bey de Milianah, et en 1843 par la victoire d'Isly contre les envahisseurs envoyés par le sultan du Maroc, à l'instigation d'Abd el-Kader. Promu Général de division en 1843, il reçut en 1847 la soumission d'Abd el-Kader.

De nombreux lieux ou artères de Saïda, et d'ailleurs, ont été baptisés de noms de militaires s'étant distingués au nom de la France, à l'époque de la colonisation. Le général Lamoricière a également marqué un lieu de Saïda de son empreinte en installant, au cours d'une opération, une colonne de Zouaves sur une hauteur située à la sortie de notre commune, à l'endroit permettant la meilleure observation des alentours.

Située sur la route de Tiaret, après les piscines municipale (Vidal) et militaire, une petite stèle perpétue le souvenir de cet événement, devenu pour les Saïdéens « **La Colonne Lamoricière** ».

« C'était un lieu de promenade pour nos parents... Ma mère et ma tante en 1932 posent sur la colonne Lamoricière »
Robert Jesenberger



L'article paru sur l'écho 121, relatif à l'arrivée des Américains à Saïda, signé de **Henry Bénichou**, a ravivé des souvenirs de cette époque chez certains de nos lecteurs et notre ami, **Henri Paès**, nous a adressé le récit suivant :

« J'avais quelques 15 ans à l'époque évoquée par Henry et je pense avec plaisir aujourd'hui prendre sans la moindre amnésie le relais en relatant quelques souvenirs personnels de faits déroulés à Saïda lors de l'arrivée des Américains.

Cette arrivée, inattendue, fut une surprise pour notre population habituée à la quiétude. Le comportement de ces soldats, de solides gaillards en général, superbement vêtus et chaussés, à priori aimables, aisément abordables, causa l'étonnement de tous. Ils ne donnèrent pas du tout l'impression d'envahisseurs ou d'occupants catégoriques. Au contraire, nos Yankees parcouraient sans complexe nos rues, souvent avenants, affables, avec les enfants en particulier. Tel qu'en bordée, parfois quelque peu éméchés, ils déambulaient chez nous par petits groupes, se tenant les uns aux autres par les épaules. Il ne fait nul doute que ces soldats, d'un pays en guerre, goûtaient chez nous, endroit paisible, à la joie de vivre. Cela s'explique par les renseignements que nous recueillîmes d'eux-mêmes selon lesquels, en grande partie ces soldats n'étaient autres que des détenus de droit commun qui avaient consenti à racheter leur liberté en s'engageant à servir leur pays, en d'autres termes, en prenant part à l'action de l'armée des États-Unis.

Compte tenu de ce qui précède, on comprend sans peine l'origine de leur débordement par leur joie d'avoir recouvré la liberté en débarquant en Afrique du Nord ou en Europe.

Parfois quelques petits verres d'alcool consommés à la hâte dans nos cafés, vite réprimés cependant par la Military Police (MP), aidèrent à l'euphorie.

Aux terrasses de certains de nos cafés, des consommateurs saïdéens, normalement étonnés, mais nullement indifférents, suivaient d'un œil discret les vacillements de certains...

À ce sujet, il me vient à l'idée la mésaventure authentique survenue à deux Saïdéens : messieurs **Victor Reynaud** et **Jean Paès** qui, placidement, assistaient par intermittence au spectacle, tout en conversant devant une tasse de café à la terrasse du bar Renucci. Ils étaient quasiment les seuls clients attablés à l'extérieur.

Sur le même trottoir que celui de la brasserie Renucci, à peine à quelques mètres plus bas de la terrasse, un client de la petite station Shell finissait de remplir son bidon de pétrole quand, alors qu'il était penché sur son récipient, survint un groupe d'américains en goguette.

Le client Shell n'eût même pas le temps de se mettre à l'écart avec son bidon qu'il vit ce dernier prendre le vol, se vidant de son contenu pendant sa trajectoire en direction de la Brasserie et atterrir sur la terrasse après avoir copieusement arrosé les deux consommateurs. En effet, ce groupe d'américains ne faisait que chahuter en empruntant le trottoir. Hélas l'un d'entre eux, sans la moindre raison, d'un magistral coup de pied, s'essaya en un pénalité sur le bidon situé sur son passage, de surcroît encore ouvert. Personne à proximité ne se hasarda à s'indigner publiquement de l'agissement de l'occupant, pas même à signaler ce fait à la MP.

Nos deux Saïdéens se contentèrent de rentrer paisiblement chez eux, trempés de pétrole.

En conclusion, pour certains, chewing gum, chocolat ou cigarettes américaines ne furent qu'agréables moments, alors que pour d'autres, pétrole était synonyme de mésaventure originale aux conséquences modestes.

Aujourd'hui, la quasi-totalité des intervenants de cet épisode nous ont quittés. Seuls auprès des générations suivantes demeurent encore quelques souvenirs et la reconnaissance qu'on doit à l'intervention, à cette époque, à l'armée américaine ».

Arles 2013 : à vos agendas

Notre 21^{ème} rassemblement national aura lieu durant le week end de la Pentecôte 2013, soit du samedi 18 mai au lundi 20 mai. Les bulletins d'inscription accompagneront le prochain écho, numéro 123, qui paraîtra fin mars 2013.

Comme vous devez vous en douter, les divers services (hébergement, restauration et autres) mis à notre disposition pour ce rassemblement par le prestataire ont augmenté, par rapport à 2011. Le bureau de l'Amicale a décidé de **ne pas répercuter cette augmentation** sur les tarifs proposés aux personnes qui vont faire l'effort pour que ce 21^{ème} rassemblement soit une réussite et un moment de joie partagée.

Mais d'ores et déjà, et notamment pour les personnes souhaitant régler les frais sous forme d'un paiement échelonné, nous vous rappelons dans les tableaux, ci-après, les différentes options possibles ainsi que les tarifs correspondants. Vous avez donc la possibilité de choisir un paiement échelonné mensuel à compter du 15 janvier sur 5 mois, soit jusqu'au 15 mai 2013.

Mais vous pouvez également opter pour un règlement plus court (en 2, 3 ou 4 fois) entre le 15 janvier et le 15 mai.

En attendant le bulletin d'inscription définitif que vous nous adresserez à partir du mois d'avril 2013, envoyez vos chèques en précisant seulement l'option choisie et le nombre de personnes concernées (base).

Vous souhaitez échelonner votre paiement, choisissez la durée de votre séjour
(une des 7 options ci-dessous)

Option 1 : « Week-end vacances » du samedi 18 mai 16h00 jusqu'au lundi 20 mai après le petit déjeuner

Option 2 : du samedi après-midi au dimanche soir après le dîner

Option 3 : du samedi après-midi au dimanche après-midi après le déjeuner

Option 4 : forfait dimanche (apéritif + déjeuner + après-midi + dîner)

Option 5 : Tout le dimanche (option 4) + nuit du dimanche au lundi avec petit déjeuner du lundi matin

Option 6 : Repas du dimanche midi

Option 7 : Dîner du samedi soir et/ou du dimanche soir (prix par dîner)

Puis, en fonction du nombre de personnes (*base*), voyez le montant de votre participation

BASE →	A - Seul(e)	B - Couple	C - 3 personnes	D - 4 personnes	E - Enfants*
Option 1	200 €	300 €	440 €	550 €	75 €
Option 2	150 €	260 €	370 €	470 €	50 €
Option 3	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 4	60 €	120 €	180 €	240 €	25 €
Option 5	130 €	230 €	320 €	410 €	45 €
Option 6	35 €	70 €	105 €	140 €	15 €
Option 7	28 €	56 €	74 €	112 €	10 €

* Prix par enfant de 4 à 12 ans - Gratuité pour les enfants de 0 à 4 ans

Vous avez choisi un paiement échelonné, envoyez **dès maintenant** vos chèques à l'ordre de l'Amicale à :

Alain Crach
Amicale de Saïda
7 rue des Anémones
34000 MONTPELLIER

Vous remplirez et enverrez votre bulletin d'inscription au mois d'avril

Pour tout renseignement complémentaire, pour les cas particuliers éventuels, vous pouvez contacter

Alain et Alice Crach

04 67 64 00 38 ou **06 83 86 05 71**,
ou par courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr

Vous préférez payer en une seule fois : les bulletins d'inscription accompagneront le prochain Écho de Saïda, le numéro 123, qui paraîtra fin mars 2013.

Saga de là-bas : la famille

Suite des extraits du récit «... Trois petits tours et puis s'en vont...», écrit par Berthy Hausberg-Gazau. À retrouver en intégralité sur les extensions électroniques de l'Écho de Saïda : site Internet <http://saïda.pagesperso-orange.fr/>, rubrique "Adhérents" - Mot de passe : 9R20000

...Je n'ai pas mesuré dans mon enfance la richesse et la variété de notre table familiale. Véritable cordon bleu, ma grand-mère avait à sa disposition tous les produits de la ferme : légumes tout frais cueillis, poulets et dindes élevés au grain, perdreaux et lapins de garenne qui pullulaient dans la région. À cela, il fallait ajouter la chair fondante des agneaux que les hommes abattaient sur place avant de les suspendre à une branche de figuier, près du bassin, pour les débarrasser de leur peau avant de les dépecer, et enfin toute la gamme des charcuteries préparées en hiver.

Comme je l'ai déjà dit, on tuait le premier cochon à la Toussaint et deux ou trois autres avant Noël. La "matanza" mettait toute la maisonnée en ébullition. Chacun y jouait un rôle bien déterminé et devait s'en acquitter avec la plus grande efficacité. Plusieurs jours auparavant on commençait à affûter soigneusement les couteaux nécessaires aux différentes opérations. Le jour J, dès l'aube, mon grand-père égorgeait la bête d'une main sûre tandis que ma grand-mère recueillait le sang dans une énorme bassine en remuant constamment pour éviter la coagulation. Elle emportait ensuite son chargement fumant dans la cuisine pour y préparer ses savoureux boudins à l'oignon. Pendant ce temps, les hommes ébouillantaient l'animal à grand renfort de seaux d'eau pour pouvoir le raser de près. Une fois la couenne parfaitement blanche et lisse, le porc était suspendu, pattes écartées, sur une échelle, puis ouvert de haut en bas. C'est alors qu'intervenaient les filles à qui revenait le soin de nettoyer les boyaux. L'opération se déroulait au bassin où, sous le jet continu de l'eau de source, les tripes étaient débarrassées de toutes les impuretés puis lavées plusieurs fois avec du jus de citron.

Comme chacun sait, dans le cochon tout est bon. Après deux jours de travail, lard et jambons étaient rangés dans le saloir, la chair des épaules, finement passée au hachoir puis assaisonnée, s'était transformée en saucissons et en chorizos suspendus aux poutres du magasin près

des pâtés de tête, les terrines de foie reposaient maintenant sous leur croûte dorée et les bocaux de saindoux alignaient leur blancheur sur les étagères. Ma grand-mère préparait alors de petits paquets contenant quelques échantillons de sa charcuterie et les envoyait aux familles des alentours pour entretenir des relations de bon voisinage. Elle recevait en retour le même genre de cadeau et chacune pouvait comparer les réalisations de ses amies en se disant in petto que les siennes étaient bien meilleures....

...Les jours de *matanza*, on mangeait des migas. Ce plat espagnol, à l'origine réservé aux pauvres, consistait autrefois en miettes de pain rassis passées à la poêle avec des gousses d'ail et accompagnées de sardines salées les jours de bombance.



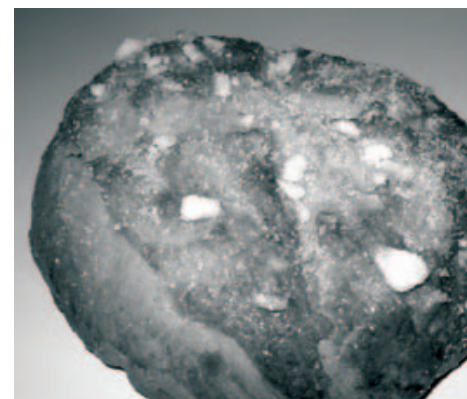
Au fil du temps et avec l'amélioration des conditions de vie, les migas avaient évolué. Chez nous, on les préparait avec de la semoule. C'était mon grand-père qui officiait. Dans la grande poêle, il faisait rissoler des saucisses et des lardons puis une grosse poignée de gousses d'ail. Il retirait alors la charcuterie et ajoutait l'eau, le sel et, un peu plus tard, la semoule. À l'aide d'une sorte de spatule la "rasera", spécialement fabriquée par le forgeron du village, il fallait ensuite remuer inlassablement jusqu'à ce que la semoule, cuite à point, s'éboule doucement sous la cuillère. Pendant cette phase de préparation, je me tenais sagement à ses côtés car le mélange attachait parfois au fond de la poêle et j'étais très friande de ces croûtes de "brûlé". Je soupçonne d'ailleurs mon grand-père de les avoir souvent laissées se former juste pour me faire plaisir.

Pendant ce temps les femmes s'occupaient du *pimentón*, un bouillon préparé avec des lanières de poivron grillé auquel on ajoute au dernier moment une ou deux tomates bien mûres pilées avec de l'ail cru. Quand les migas étaient prêtes, ma grand-mère enterrait sous la montagne

de semoule saucisses lardons et nœuds de boudin gardés au chaud et déposait le tout au centre de la table où les bols de pimentón avaient déjà été équitablement répartis. Suivant la tradition, on mangeait directement dans la poêle en veillant à ne pas empiéter sur la partie située en face de son voisin et en s'aidant de quelques cuillerées de bouillon pour faire passer ce plat très consistant.

Aujourd'hui encore, on mange des migas les jours de pluie dans la famille : mes tantes et ma mère ont su faire découvrir et apprécier ce plat venu d'ailleurs à leurs gendres et belles-filles, à leurs petits-enfants et même arrière-petits-enfants. Un jour qu'elle en préparait, tata Fa m'a tendu la raser, miraculeusement sauvée du naufrage de l'exil, en me disant : « Tiens remplace-moi, il faut que tu apprennes ». Elle avait, comme toujours, son grand sourire mais une ombre légère voilait ses yeux. Bouleversée, j'ai compris qu'elle pensait à un avenir où elle et ses sœurs ne seraient plus là pour maintenir la cohésion, la solidarité, l'amour inconditionnel qui faisaient de nous une famille pas comme les autres. J'étais l'aînée de la génération suivante et elle me passait le relais, à moi qui, dans ce domaine, ne leur arrivais pas à la cheville. J'ai pourtant accepté sans hésiter cet humble instrument si chargé de symbole en lui répondant d'une voix tremblante d'émotion : « on va essayer ».

Les mounas n'ont pas traversé la mer avec le même succès. Aujourd'hui, seule Sylvie a le courage de se lancer dans la confection



de cette pâtisserie traditionnelle qui requiert une attention de tous les instants et un sacré tour de main. Dans mon enfance, après le dimanche des Rameaux où nous nous rendions à la messe vêtues de nos robes d'été toutes neuves en tenant fièrement à la main une petite branche d'olivier chargée de rubans et de friandises, attendre la fin de la cérémonie pour les déguster était un vrai supplice.

Marin - Serralta (suite et fin)

Ma grand-mère commençait à mettre de côté les plus beaux œufs de ses poules. Il n'en fallait pas moins de 12 à 15 douzaines pour préparer la pâte des mounas. Le jour J, elle descendait à la boulangerie où Michel Céspedes, son neveu, prêtait à tour de rôle son pétrin aux maîtresses de maison du voisinage. Chacune avait sa recette jalousement gardée mais la préparation de base était toujours la même : de la farine, des œufs, du sucre, du levain, de la matière grasse beurre, saindoux ou huile selon les cas. Une fois la pâte longuement pétrie, il fallait la laisser gonfler sous des couvertures pour la garder à la bonne température et éviter les courants d'air. Au bout de quelques heures elle était façonnée en petites boules d'environ 500 gr qui, elles aussi, devaient monter sous l'œil vigilant de la pâtissière ; les mounas étaient enfournées au moment précis fixé par les spécialistes après avoir été badigeonnées de jaunes d'œufs battus avec de l'eau et saupoudrées de grains de sucre. À leur sortie du four, les boules dorées étaient amoureusement déposées sur un drap blanc étalé à l'arrière de la carriole et ramenées triomphalement à la ferme mais il fallait attendre le jour de Pâques pour pouvoir les déguster. De temps en temps, j'allais en cachette regarder la mienne car chaque enfant en avait une, plus petite mais surmontée d'un œuf.

Au dessert, quand chaque maîtresse de maison faisait circuler ses mounas, ma grand-mère complimentait ses voisines mais, rentrée à la maison, cette sainte femme manquait pour une fois de charité chrétienne en nous glissant l'air de rien : « Cette année, Madame Santana avait mis trop de fleur d'oranger » ou bien « La pauvre Madame Brunel n'a pas assez laissé lever ses mounas ».

Au cours de ces parties de campagne, les garçons enhardis par quelques verres de vin poursuivaient les filles pour tenter de leur barbouiller le visage avec du noir de fumée et de la farine. C'est ainsi que tonton Co avait un jour renversé dans sa course la poêle de Madame Outin où mijotait une paëlla aux escargots, un exploit qui le faisait encore pleurer de rire cinquante ans après.

Ces souvenirs culinaires font naître en moi la nostalgie des Noël de ce temps-là. Il n'y avait pas d'arbre décoré de guirlandes dans la salle à manger mais une belle nappe blanche sur la table et un feu d'enfer dans la cheminée. Quant au menu, j'échangerais sans hésiter toutes les huîtres et les foies gras du monde contre la poule au pot et

les boulettes, le plat traditionnel servi par ma grand-mère le soir du réveillon. Les cadeaux étaient modestes : une orange, des bonbons. Avant moi, seule Hélène, la petite dernière, avait eu droit dans son enfance à une dinette et à un baigneur de celluloid. Pour ma part, je me souviens de mon émerveillement devant la poupée qui fermait les yeux et la poussette dont les roues s'étaient rapidement voilées sur les



Hélène sur le mur de la ferme

cailloux du chemin. Après le dessert composé de mendiants et de châtaignes cuites sous la cendre, mes tantes et ma mère entonnaient "Minuit chrétien" puis venaient les *villancicos* espagnols. Certains couplets étaient plutôt coquins et je revois encore Tío dissimuler un petit sourire gêné derrière ses moustaches en entendant ses nièces chanter :

- Desde que te fuiste Paco
- El jardín no se ha regado
- Y el perejil se ha secado

Tata Jeanne marquait le tempo avec la *zambomba*, "un instrument musical rustique en terre cuite fermé à une de ses extrémités par une peau bien tendue sur laquelle on fixe une tige de roseau qui, frottée de haut en bas par une main préalablement humidifiée produit un son rauque et monotone" selon le dictionnaire de la Real Academia.

Ma mère raconte que, dans sa jeunesse, les jeunes gens allaient de ferme en ferme donner la sérénade avec accordéon, banjo et guitare. Ils choisissaient toujours de finir leur tournée chez nous où ils étaient sûrs de trouver une table bien garnie car la générosité de mon grand-père était légendaire.

Je n'ai pas connu ce temps-là mais je garde comme un trésor le souvenir de ces Noël de mon enfance où, inconsciente de la fragilité du bonheur, je me croyais protégée de tous les chagrins du monde.

J'ai passé à la ferme les cinq premières années de ma vie et, plus tard, la plus grande partie de mes vacances. J'avais deux mois quand j'y suis arrivée. Mon père était à la guerre et, en attendant son retour, ma mère était tout naturellement revenue près des siens. Mes grands-parents, Tío, mes tantes et tonton Co encore célibataires ont accueilli ce bébé à bras ouverts et je peux dire que beaucoup de bonnes fées se sont penchées sur mon berceau. Jusqu'à l'âge de cinq ans, je ne savais pas exactement laquelle de ces femmes qui me choyaient était ma mère et j'avais le choix entre trois pères de remplacement.

J'aurais pu devenir un véritable petit monstre si je n'avais compris très tôt que l'amour n'est pas un dû mais le plus précieux des cadeaux. C'est donc pour honorer cette dette de cœur que j'ai tenté de faire revivre les moments heureux passés avec ces êtres exceptionnels qui ont traversé la vie avec leur cœur pour unique boussole et aussi pour laisser dans l'histoire familiale la trace d'une époque pas si lointaine où les paisibles veillées dans le halo des lampes à pétrole remplaçaient avantageusement la télévision, où la course à la consommation n'avait pas encore perverti la conception du bonheur.

Que reste-t-il de la ferme ? Je ne sais. D'autres enfants rêvent-ils dans mon figuier miraculeusement ressuscité ? Je l'espère. Est-ce une chance de magnifier les lieux de son enfance pour la simple raison qu'on ne peut y retourner ? Peut-être.



Tío photographié à Lyon

La vie est un songe, a dit le poète. Comme de petites marionnettes, les hommes font sur la terre trois tours et puis s'en vont. Mais rien n'est perdu, ni le pays natal, ni les êtres chers trop tôt disparus aussi longtemps qu'ils habitent notre mémoire, dernier rempart contre le néant.

Bonheur, chagrins, échecs, succès, tout ici bas est si éphémère, si dérisoire, sauf d'avoir aimé.

Berthy

Saïda l'Heureuse

Son évolution en 118 ans, sur 4 dates :

- 1844
- 1862
- 1900
- ➔ 1962

Voici la 4^{ème} et dernière carte, dessinée par Jacques Crabos, représentant notre Saïda, en 1962.

Extraits de « Saïda Blédi » écrit par Francis Baylé en 1974 et du « Mémorial de Saïda », édité par l'Amicale en 1993 :

« Depuis le 2 août 1880, le centre de colonisation de Saïda était transformé en commune de plein exercice et entre 1900 et 1962 se sont succédés les maires suivants : Pierre Joseph Flinois de 1896 à 1920, Jean Curel de 1920 à 1924, Joseph Vidal de 1924 à 1931, le docteur Marcel Rehm de 1931 à 1935, Jean Traverse de 1935 à 1944, Marcel Bertrand de 1944 à 1947, Francis Baylé de 1947 à 1959, puis Charles Koenig à partir du 25 avril 1959 ». En Janvier 1956, Saïda est érigée en Sous-Préfecture et devient une division administrative du nouveau département de Tiaret. En 1959, Saïda devient Chef-lieu d'un nouveau département et son premier Préfet est Monsieur de Solminihac. La population est passée de 5 000 environ à 22 000 habitants entre 1900 et 1962.

Les édifices religieux

4 mai 1903, premier coup de pioche pour la construction de l'église qui recevra ses paroissiens le jour de Noël 1904, en présence du curé Pierre Cholat, successeur de l'abbé Huertas. En 1903, le temple protestant est transféré rue Colonel Géry, puis en 1912 près du Poids public.

Scolarité, sports et loisirs

De 1912 à 1961, sont créés plusieurs établissements scolaires : Paul Jonnart et Paul Bert en 1912, Berthelot en 1932, école de filles Village Boudhia en 1933, le groupe scolaire Albert Camus en 1958 et le groupe scolaire de Doui-Thabet en 1961...

En 1905, première projection du « cinématographe animé » ambulante.

La Patriote Saïdienne est fondée en 1910, et notre théâtre est édifié de 1912 à 1915. Notre fameux GCS voit le jour en 1918, et Henri Bénarouche fonde l'AMS (Association Musicale Saïdienne) en 1922. À la fin des années 1940, construction de la piscine municipale, pôle ludique essentiel de la vie des Saïdiens.

La vie de tous les jours

Au cours de ces années de croissance, Saïda va devenir un grand marché d'échange et voir s'établir plusieurs commerces de base dont certains deviendront des entreprises ou des fabriques (Génolini, Mirasoli, Rull, Martinez, Moïse Lascar, Méréa, Rovira, Torres, Jauffret...).

Pour soutenir cette économie, des banques s'implanteront dans la commune (Banque de l'Algérie, Comptoir d'Escompte, Compagnie Algérienne, Crédit Foncier, ...).

À partir de 1912, électrification de la ville par une compagnie privée qui cèdera, en 1924, sa place à la Société de Force et d'Éclairage Électrique. Puis en 1936, lui succède la Compagnie Générale d'Électricité, plus tard nationalisée devenant l'EGA.

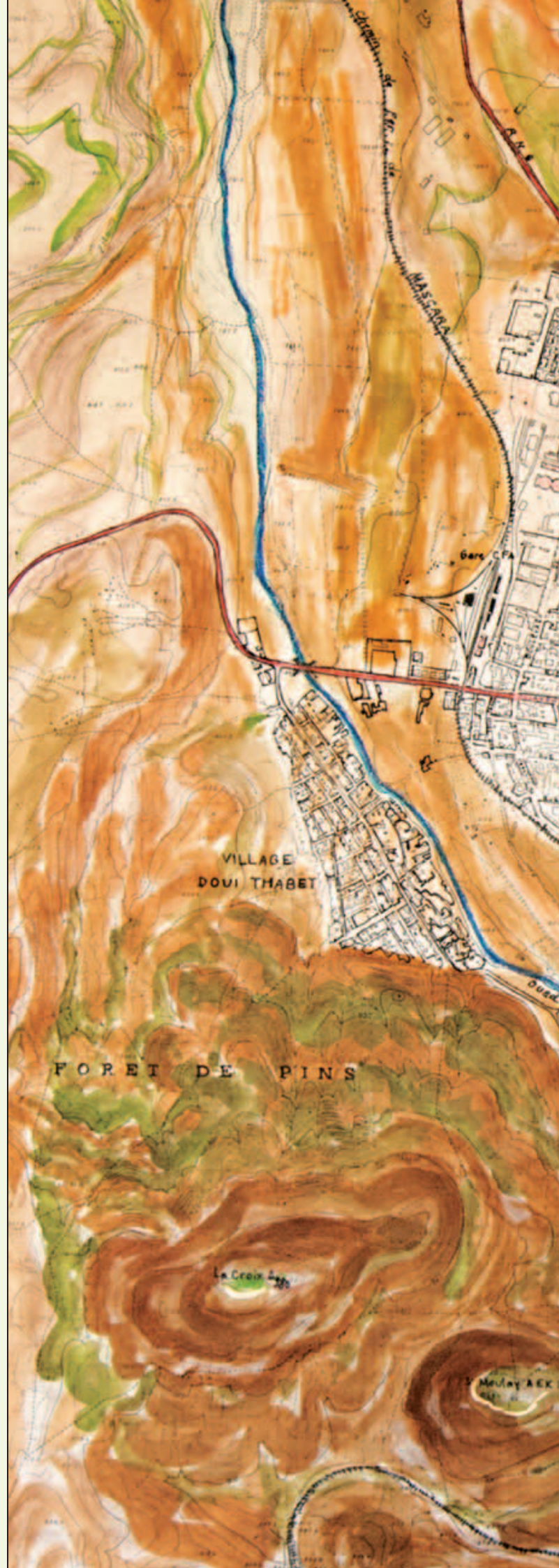
En 1920, création du Crédit agricole mutuel et en 1950, regroupement des associations syndicales agricoles à la Maison de l'agriculture.

1936 : Fondation de la Coopérative de Céréales qui sera jumelée en 1938 avec celle de la meunerie et de la semoulerie ainsi que la cave coopérative.

Entre 1930 et 1945, construction des habitations à bon marché (HBM) à l'entrée de Saïda, sur la route de Nazereg Flinois.

À partir de 1945, construction des groupes H.L.M. et des groupes d'habitations musulmans dénommés « Cité heureuse ».

Après 1950, édification des villas du « Clair Logis » appelées également Les Castors à la sortie sud de la commune.



Nos religions

Marie-Claire Génolini-Allène

C'est avec une œuvre d'art réalisée en 1501 par Sandro Botticelli, grand artiste de la Renaissance italienne que nous avons choisi cette année de vous transmettre nos souhaits de joyeux Noël. « La Nativité », naissance du Christ, sujet religieux chrétien a engendré les festivités populaires de la fête de Noël et l'Art, universel et non confessionnel, est un bon vecteur de message.



Analyse de l'œuvre : ce tableau est peint alors qu'en Italie, et surtout à Florence, règne un malaise et une inquiétude dûs à la menace d'une apocalypse prochaine, dont la seule échappatoire pour l'artiste se situe dans la miséricorde divine... C'est donc une sorte de testament spirituel de Botticelli que nous montre cette œuvre. À première vue on découvre une nativité traditionnelle, mais en observant plus attentivement, on aperçoit de nombreux détails particuliers : **l'horizontalité des plans**, symbolise le déroulement et la continuité des événements de nos vies aux quotidiens mouvementés, forgés d'habitudes, de routines... **Le chemin**, qui monte en zigzag, nous en montre les difficultés. La brusque verticalité des **piliers** du support du toit de chaume annonce la rupture de cette monotonie du quotidien, pour nous montrer et situer où se trouve l'espoir

des hommes en ces temps troublés. Ce toit, abri du message, est posé sur la **grotte** sombre à gauche avec une petite trouée lumineuse à droite, qui symbolise le tombeau comme dans les Icônes, et annonce que cet enfant de la crèche n'est Dieu que par sa mort et sa résurrection, bases de la foi chrétienne. C'est donc au cœur de cet ensemble, qui occupe le premier plan, que va se vivre le salut de l'humanité. **Joseph** replié sur lui-même, la main sur la tête, plongé dans une réflexion soucieuse devant la responsabilité de protecteur qui l'attend, contemple l'enfant. **Marie**, à genoux, les mains jointes dans une attitude d'adoration, a les yeux fermés pour interioriser ces moments : « **Marie, elle, retenait tous ces événements dans son cœur** » (Luc 2,20). Sa taille imposante, disproportionnée même, sa tête auréolée, centre du tableau, expriment l'importance du moment et son rôle d'intermédiaire entre cet enfant Jésus et les hommes. De même, sa position tout contre l'échine pliée de **l'âne** qui représente le peuple dans l'ignorance, symbolise sa tendresse pour tous les hommes, croyants ou pas. **Le bœuf**, assis, stable, serein, représente l'Église qui reconnaît Dieu dans cet enfant. **L'Enfant**, le visage dirigé vers sa mère, gigote, bien vivant, (même si le linge déplié rappelle le linceul laissé sur son tombeau après la Résurrection). Sa main montre ses lèvres, en référence au début de l'Évangile de Saint-Jean : « **Le Verbe s'est fait Chair, et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire** » (Jean 1,14). C'est cet enfant nu, sans parole, démuné, dérisoire, qui va permettre à l'humanité d'atteindre la rédemption, l'amour, la foi. Alors tout s'anime, dans une grande liesse au ciel comme sur terre. **Les anges**, porteurs de palmes, en mémoire des rameaux et de Pâques, viennent proclamer la paix sur terre aux hommes de bonne volonté. Ils montrent aux bergers ce qu'il faut voir, indiquent l'importance du moment, dansent dans l'or du ciel, symbole de spiritualité, entourés des couronnes représentant les douze apôtres. Sur le toit, trois d'entre eux soutiennent l'Évangile pour indiquer que cette naissance est annoncée dans le Livre. Le climat de réconciliation entre l'humain et le divin est symbolisé par l'étreinte des anges et des hommes couronnés de lauriers. La répétition des couleurs blanc, rouge et vert des vêtements fait référence aux trois vertus théologiques de la Foi, de la Charité et de l'Espérance. Alors, sur le chemin, **les démons** retournent dans les enfers, Jésus est né, Jésus est là pour sauver l'humanité du mal.

Que ce Jésus de la crèche, venu par amour pour tous les hommes, nous aide à vivre la solidarité, l'ouverture, la tolérance et le respect des autres. Noël c'était hier mais c'est encore aujourd'hui ! Joyeux Noël et bonne Année à tous.

Nota : pour les artistes chaque détail a un sens « rien n'est mis pour rien ». Le peintre dit avec ses pinceaux et des codages symboliques ce que l'écrivain exprime avec sa plume.



Dates	Juifs	Chrétiens	Musulmans
25 novembre 2012			Ashoura
2 décembre 2012		Avent	
9 au 16 décembre 2012	Hanoukka		
25 décembre 2012		Noël	
25 janvier 2013			Mouloud

Le quartier du théâtre

Jean-Pierre Diaz

Dans l'album des souvenirs de notre enfance, la vie de son quartier tient une place importante. Il suffit de quelques mots ou de quelques photos pour qu'aussitôt reviennent en mémoire les lieux et les événements qui nous ont tant marqués. On ne remerciera jamais assez Hubert Méréa qui, en créant sur son site internet le forum privé « *Saïda et Nostalgie* », nous permet, à nous, exilés à jamais de notre terre natale, ce retour aux sources. Dans ce forum Robert Jesenberger, Christian Kauffmann, Hubert Méréa, pour ne citer qu'eux, ont eu, en 2009 - 2011, la merveilleuse idée de nous proposer quelques clichés du quartier du Théâtre et nous ont ainsi rajeunis de plus d'un demi-siècle. Ces images nous transportent, même lorsqu'on n'est pas du quartier comme Ghislaine Lavigne-Molina qui écrit à Christian : « *je me souviens bien du théâtre pour avoir assisté à des spectacles, mais je ne me souviens pas des rues alentours. Malgré cela, je les reconnais d'une autre manière, par les constructions, les pylônes électriques, les trottoirs, par la lumière du soleil qui les inonde, bref je m'y retrouve, je suis dans ma ville !!! Je ne reconnais pas les visages des personnes, mais je me reconnais en elles dans leur attitude ou dans leurs jeux. Et c'est toujours un merveilleux retour en arrière, alors merci pour toutes les photos que tu insères dans les différentes rubriques.* »

Je suis également tombé sous le charme de ces photos...

Dans ma mémoire, le quartier du théâtre se limitait à la rue du Onze Novembre et, en partie, aux rues qui y aboutissaient, rues de Géryville, Doui-Thabet, Isaac Nahon, Favier, Charles Catroux, Bobillot, Soleillet. Au sud, il prenait naissance au niveau du jardin de Madame Usero et se terminait au nord aux alentours du théâtre et de l'hôtel des finances.

Sur une capture d'image (*ci-dessous*) du logiciel "Google Earth", il m'a été facile de repérer le décor de mon enfance et de mettre les noms des familles qui y vivaient.

Bien sûr, ma mémoire a ses limites et vous me pardonnerez quelques erreurs ou omissions ou, encore mieux, vous complétez mes données et nos souvenirs communs dans les prochains Échos de Saïda ou sur le Forum Internet. Chaque numéro sur la photo correspond à un lieu, une maison ou une cour, et à leurs habitants. J'ai mentionné le nom de famille des parents (hélas, la plupart ont déjà disparu) et entre parenthèses, les prénoms des enfants (aujourd'hui appartenant au 3^{ème} ou 4^{ème} âge !) dont certains nous ont déjà malheureusement quittés.



En partant du sud, il y avait dans la rue du Onze Novembre : au (1), Mme Usero ; au (2), le court de tennis de M. Carrafang ; au (3), à la jonction avec la rue de Géryville, Mme Martinez mère, M. Jacques (Jaime) Martinez et Mme (Jacques, Mado et Maryvonne), son atelier de menuiserie et sa forge ; au (4), rue de Géryville Mme Marie-Louise Saez dont le mari, Augustin, fut victime d'un attentat en 1956 et, au début de la rue du Commandant Lamy (5), Mme, M. Joseph Cazorla (Jean-Paul, Alain, Christian), Mme, M. Jean Saëz (Suzanne et Robert). Face au jardin de Mme Usero et avant d'être totalement transformé par des constructions, dès la fin des années cinquante, un chemin bordé de roseaux, qui nous servaient à fabriquer des

tire-boulettes, pourtant interdits par nos parents, conduisait à la maison Possada (6) ; ce côté de la route formait autrefois le fondouk (7) et le long de la route de Doui-Thabet dans une petite maison vivait une vieille dame, Mme Damblesse (8). Aujourd'hui, toute cette zone est occupée par des terrains de sport. À l'angle des rues du Onze novembre et de Géryville se tenait l'épicerie Boudaoud (9). Sur le même trottoir, venaient ensuite : au (10), Mme, M. Demiras (Claude, Robert, Louisou, René) ; au (11), une épicerie tenue successivement par Mme Sanchez puis par la famille Mira ; au (12), Mme, M. Calduck (Lydie, Antoinette et René), Mme, M. Gabriel Escobar (André, Jean, Joseph)...

Le quartier du théâtre

Au bas de la rue Isaac Nahon, un pylône électrique, curieusement, occupait (et occupe encore de nos jours - *photo ci-dessous*) la largeur du trottoir obligeant les piétons à un détour par la chaussée.



Rue du 11 novembre en 2010 : sur la façade marron s'ouvrent les fenêtres des appartements des familles Escobar et Calduck (Cliché André et Jean Escobar)

En remontant cette rue vivaient : au (13), Mme, M. Joseph Fort (Huguette, Josette, Bertille, Justine, Joseph), Mme Sérié mère, Mme, M. Sérié-Berenguer (Roland, Bernadette), Mme Sérié (Yvette, Georges, Jean-Pierre), Mme, M. Alphonse Diaz (Jean-Pierre, François, Joséphine), M. Schlinger ... ; au (14), Mohamed qui était coureur cycliste et que tous les enfants du quartier encourageaient lorsqu'il participait à des courses ; au (15), des familles dont j'ai oublié le nom. Je me souviens seulement de Mme Martinez, dame très gentille et paisible mais aussi très originale : elle sortait toujours habillée et coiffée à la mode du début du siècle et nous l'entendions souvent parler seule depuis sa fenêtre donnant sur la rue ; au (16), Mme, M. Charbit (Charly) et une famille indigène (Cherif) dont le père vérifiait les tickets d'entrée au cinéma Vox ; au (17), Mme, M. Sauveur Lancry (Angèle, Jacques, René) qui avaient ouvert une épicerie, à la fin des années cinquante. Un grand portail à deux battants donnait accès à leur garage dans l'angle de jonction des rues Isaac Nahon et Onze Novembre et un autre portail s'ouvrait rue du Onze Novembre à côté du garage des cars ; au (18), Mme, M. Guindos ; au (19), Mme, M. Saez (Jeannot, François, Gérard, Marcel), Mme, M. Flores (X) ... ; au (20), M. et Mme Parra (X, X Adrienne ?) et, de chaque côté de la rue Soleillet, son atelier de forge.

Le long de la route de Doui-Thabet, à sa jonction avec la rue du Onze Novembre, un terrain vague (21) nous permettait de jouer au football. En progressant vers le théâtre se trouvaient : au (22), Mme Marie-Louise Lopez (Danièle, Manuel, Geneviève) ; au (23) la menuiserie-ébénisterie Martinez et ses 2 vitrines ; au (24), l'atelier de ferblanterie, dans lequel, enfants, nous jetions un œil curieux et inquiet lorsque M. Vasco travaillait à doubler de zinc l'intérieur des cercueils, et la villa de Mme, M. Aimé Vasco où vécut successivement Mme, M. René Usero (Simone et Monique) puis Mme, M. Paul Vasco (Paule, Renée, Marie-Claude) ; au (25), Mme, M. Camporese (Francette) et leur entreprise de maçonnerie ; au (26), au début de la rue Favier, se sont succédés : Mme, M. Pérez (Danièle) puis Mme, M. Francis Sanchez (Élisabeth, Francette) ; au (27), Mme, M. Mira (Gisèle, X) ; au (28), se sont succédés : Mme Férioli, Mme, M. Maîtrejean (Viviane, Paul-André) puis Mme, M. Maurice Kauffmann (Christian, Ghislaine) ; je n'ai pas oublié leurs toutous qui étaient nos compagnons de jeu, Loupeau, le petit chien marron des premiers, Chien-Chien, le gros

chien noir des seconds ; au (29), rue du Onze Novembre, le Bar du Théâtre (*photo ci-dessous*) tenu par Mme, M. Maîtrejean puis par Mme, M. Ramada (Annie, X) et rue Charles Catroux, Mmes, MM. Adolphe et Francis Sanchez et leur cave ; au (30) le théâtre ; au (31) le garage des cars TRCFA.



Le bar du théâtre devant lequel stationne la 4cv de la famille Maîtrejean. À gauche, volets fermés, la chambre de Christian Kauffmann.

Une placette (*photo ci-dessous*) arborée, en forme de triangle, séparait les rues du Onze Novembre, Bobillot et Soleillet.



La placette faisant face au Bar du Théâtre. Vous reconnaîtrez : 1 Marcel Ricco, 2 José Marin, 3 Robert Marin, 4 Lloris, 5 Paul Adams. Au second plan, de G. à D. : entrées de l'appartement de la famille Asencio, de l'épicerie de « Mohamed » dans laquelle se tiennent ses 2 enfants, de l'appartement et de la droguerie de Désiré Martinez. (Cliché remis sur le forum par Hubert Méréau).

Autour, ou à proximité, se situaient : au (32), un petit immeuble abritant l'appartement et la quincaillerie de Mme, M. Martinez Désiré (*photo page suivante*). Autrefois, à cet emplacement existait une vaste cour dans laquelle vivaient la famille Herrera et M. De Genaro ; au (33), une épicerie mozabite. Le père, Mohamed, ne permettait pas à sa famille de sortir, en particulier ses 2 enfants qui ne dépassaient jamais le seuil de sa boutique ; au (34), Mme, M. Jean Asencio (Yolande, Jean) ; au (35) se sont succédés : Mme, M. Alba (Fernand, Augustine, Jean-Pierre, Nicole et le regretté Roger) puis Mme, M. De Casas ; au (36), rue Soleillet, Mme, M. René Bertrand (Hélène, Paul, Jean-Yves) ; Mme, M. Sayag (Roland)... ; au (37) cabinet dentaire Agueda ; au (38) Mme, M. Alfred Marin et plus haut dans la rue Bobillot, Mme, M. Marin (Jean-Denis, José, Marie-Claude, Robert) ; au (39), Mme, M. James (dont le fils se destinait à la prêtrise) puis Mme, Mr Bernaert (X, X, X) ; au (40), Mme, M. Ortega (Yvette, Eddy, Céline) ; au (41), Station essence BP (Ermosilla) ; au (42), Mme, M. Gomez (André, X) qui logeaient dans des préfabriqués en bois avant que le terrain ne soit transformé en dépôt annexe du liquoriste Sanchez.

Dans la rue Biron, il y avait : au (43) l'atelier de mécanique Thomson et, en face, au (44), un champ cultivé (blé) sur lequel furent construits au début des années 60 une école et, en

Le quartier du théâtre



La maison et la quincaillerie de Désiré Martinez et, en stationnement, la 203 de la famille Marin et la 4cv de la famille Maîtrejean. (Cliché Christian Kauffmann).

bordure de la route de Doui-Thabet, un bâtiment HLM ; au (45), Mme, M. Prompson (Julien), Mme, M. Campos (Alphonse)... ; au (46), Mme, M. Perez (Line, Maryvonne). Dans la même rue vivait Mme Nourredine, une femme malheureuse qui s'adonnait à la boisson, que nous avions tendance à peu respecter.

Le bas de la rue Isaac Nahon, à sa jonction avec la rue du Onze Novembre et devant la maison où je suis né, tient une place particulière dans mes souvenirs. La circulation automobile y était pratiquement nulle de sorte qu'elle formait une aire de jeux idéale pour tous les enfants du quartier. Nos jeux se faisaient exclusivement entre garçons, bruyants et souvent brutaux : cerceaux, mains chaudes, cow-boys, chinch-la-fava, espadrilles (jeu qui se terminait souvent par les mains brûlantes, sous les coups de semelles, et les yeux larmoyants mais que personne n'abandonnait au risque de se voir traiter de lâche), noyaux d'abricot, chat-perché que nous appelions « Tu-l'as » (orthographe non garantie), football, pitchac, etc.... Je n'oublie pas les carricos : la rue en pente favorisait nos courses dans un vacarme de roulements à billes et de cris qui devaient sans aucun doute indisposer tout le voisinage ! Je me souviens également du cyclorameur que Paul-André Maîtrejean était probablement le seul à posséder à Saïda. Avec cet engin, de couleur gris-bleu, nous arpentaient inlassablement le trottoir longeant le café du théâtre. Ce jouet m'a particulièrement marqué au point d'en offrir un à mes fils à Noël. Il nous arrivait aussi de livrer quelques batailles du genre « guerre des boutons ». L'une d'elle reste mémorable car, stratèges en herbe, nous avons réussi à entraîner nos adversaires qui nous poursuivaient vers la rue Favier. Là, nous savions que des oliviers allaient nous servir d'abri et qu'à leur pied, caché dans le foisonnement des repousses, était notre réserve de munitions que nous avions au préalable entreposée. Surpris, les adversaires n'avaient eu d'autres ressources que de s'enfuir en nous laissant victorieux. Il faut cependant ajouter que nos batailles finissaient souvent mal : confiscation et destruction des armes, en

l'occurrence nos stacks, et fessée par nos parents ! Ces oliviers existent toujours et c'est avec une petite pointe d'émotion que je remarque leur présence sur l'image de Google.

Autre aire de jeu que nous fréquentions assidûment : la vaste cour, qui servait d'entrepôt au liquoriste Sanchez, et le petit jardinet qui lui était annexé. Nous y avions accès par l'appartement de la famille Maîtrejean. C'est le même chemin que Christian Kauffmann et ses amis ont ensuite emprunté.... Cette cour, le café du théâtre, la petite placette qui lui fait face de l'autre côté de la rue et la station BP font partie des images mises sur le forum. Dès leur parution, de nombreux « forumistes » du quartier ont réagi, comme Alain Cazorla, José Marin, Hubert Méréa, Geneviève Lopez, Jean Escobar, Paul Ermosilla, Marie-Paule Rubio, en nous racontant leurs souvenirs que nous relatons ici :

Christian Kauffmann : « l'appartement que j'habitais était celui de mon arrière-grand-mère Férioli, sœur de l'oncle d'Hubert Méréa, Adolphe Sanchez. Quand ce dernier a déménagé, nous avons récupéré une chambre de leur appartement, qui était mitoyen, et elle est devenue ma chambre ». Celle-ci était contiguë au bar au théâtre devant lequel, se souvient Alain Cazorla, « un petit arabe faisait le soir de super brochettes. Ça sentait bon !!! J'en ai encore les odeurs ». Christian complète : « Le marchand de brochettes s'installait tous les soirs entre les deux portes-fenêtres du bar. P...n !! Ce souvenir des bonnes odeurs que tu viens de réveiller en moi, car habitant à quelques mètres, ma mère me faisait fermer la fenêtre de ma chambre ».

Pour **Hubert Méréa** : « l'appartement de Mme et M. Sanchez a été le témoin de toutes mes "grandes vacances" quand je retrouvais mes cousins du Maroc hébergés tout l'été par la famille Sanchez. À ces moments, j'associe tous les copains du quartier du théâtre et j'en garde des souvenirs inoubliables... »



Sur la photo de la cour (ci-dessus), **Jean Escobar** reconnaît « le tapis roulant manuel qui permettait de décharger les camions de bière BAO qui arrivaient chez Adolphe Sanchez ».

Alain Cazorla se rappelle : « Mon père était le chauffeur qui assurait chaque jour le transport de bière depuis la Brasserie Algérienne d'Oran, la BAO. Il partait chaque matin à 5 heures avec son graisseur et nous priions tous les jours pour qu'il revienne sain et sauf. Rappelons-nous tous ces pauvres gens qui furent égores sur la route de Dublineau. Lorsque je quittais l'école Berthelot je remontais cette route et je regardais si son camion Berliet était bien là. Quel soulagement et plaisir de le voir, de l'embrasser avec sa figure pleine de sueur du dur labeur. En effet, pour aller plus vite à Oran souvent il aidait à décharger et à recharger son camion et sa remorque et, pour arrondir ses fins de mois, il le faisait aussi à Saïda ; Merci Christian pour cette belle photo »

Le quartier du théâtre

.Christian Kauffmann leur répond : « *Je pense également à l'oncle Adolphe, qui portait toujours un béret noir pour protéger sa calvitie du soleil. Oui Jean-Jean, lorsque la limonaderie était fermée le dimanche, je réglais le tapis roulant pour lui donner plus de pente. Cela nous permettait de glisser sur des casiers à bouteilles vides. Beaucoup de copains ont participé à ces jeux, dont toi. Alain, tu me parles de ton père dont je me rappelle très bien. C'était un brave homme, travailleur, je le voyais tous les jours charger ou décharger son camion, toujours souriant, et gentil lorsqu'il me parlait* ».

Pour Geneviève Lopez : « *Que de souvenirs !! Tché, arrêtez, vous allez me faire pleurer. Plus ça va, plus j'ai des souvenirs qui remontent. Christian, je me rappelle qu'avec ta sœur Ghislaine, tes cousines Gilette et Francette, nous dansions le flamenco dans la cour où il y avait une sorte de balconnet qui faisait office de loge. Là, nous nous déguisions en danseuses espagnoles et olé, viva España* ».



Chacun garde en mémoire la station service BP faisant face au théâtre. Paulo Ermosilla précise : « *le gérant était mon cousin germain Joseph Ermosilla, fils de Michel, qui s'occupait du GCS* ». Hubert Méréa complète : « *Avant la construction de la station, il y a eu pendant quelques années la baraque à beignets, les « churros » du père de « Taillot » que ses enfants vendaient dans les quartiers* ». Je me souviens aussi, que sur ce terrain vague, des indigènes vendaient, à la coupe, des melons verts et jaunes et des pastèques.

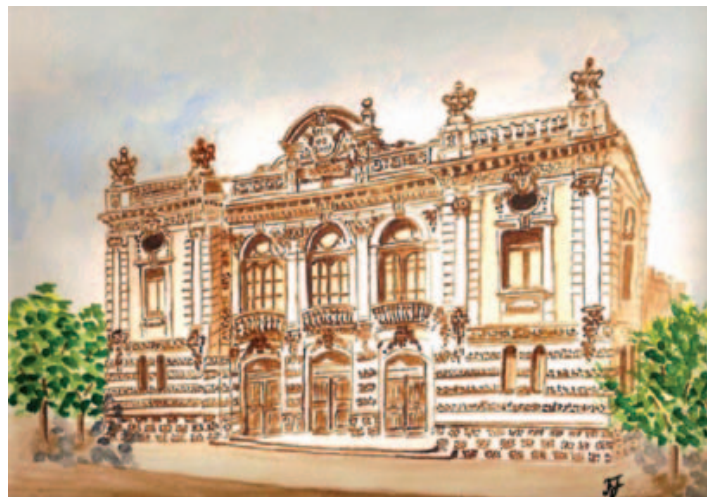
Enfants, il nous arrivait de jouer (rarement, il faut bien le dire) à la marelle, à cache-cache, à « un, deux, trois canon » ou à la corde à sauter avec nos petites voisines. Mais au début de l'adolescence, il n'en était plus question ! Il nous était alors bien difficile d'approcher les filles ! Lorsque cela nous arrivait, il y avait toujours la maman qui intervenait (elle devait nous surveiller étroitement !) pour ordonner à sa descendance une autre occupation ou, plus simplement, pour la faire rentrer à la maison sans justification. Je me souviens même d'une jeune voisine qui ne pouvait jamais sortir et avec qui nous ne pouvions échanger quelques mots qu'au travers d'une fenêtre ! Et pourtant, que cette période était délicieuse ! C'était celle de nos premiers émois amoureux, ceux qui ne s'oublient jamais et qui sont ancrés à vie dans la mémoire du cœur.

Avec l'âge, nous désertions petit à petit le quartier. Par obligation, puisqu'il nous fallait rejoindre nos internats de Sidi-Bel-Abbès, Mascara ou Oran, mais aussi parce que le centre ville nous attirait davantage lorsque nous revenions au bled pendant les vacances scolaires.

De cette période et du quartier, je garde le souvenir de la plus grande frayeur de mon existence : c'était une soirée de novembre 1961, entre chien et loup, rue du Onze Novembre. Nous nous dirigeons en famille vers la rue Bobillot. Je devançais mes parents d'une vingtaine de mètres et, en arrivant devant le garage des cars TRCFA, je remarquais une traction-avant qui se garait le long du trottoir opposé, peu avant le Bar du théâtre. Les portières s'ouvrirent et en descendirent quatre hommes armés et en tenue militaire. En même temps qu'ils sortaient du véhicule, l'un d'eux pointa sa mitrailleuse dans ma direction. J'ai aussitôt cru à un attentat. J'étais tétanisé, l'esprit vide, n'avançant plus. J'attendais, une éternité, tremblant, prêt à m'écrouler, la rafale qui allait me faucher. Elle ne vint pas... En relevant son arme, l'homme éclata de rire. Je compris alors qu'il s'agissait d'une plaisanterie et que ces hommes appartenaient au commando Georges. J'étais le seul dans la méprise, mes parents ayant vu la scène ne s'étaient pas inquiétés. De cette plaisanterie, plutôt douteuse, je ne garde aucune rancune lorsque je pense au destin tragique de ces soldats...

Le quartier n'était pas seulement celui des enfants, c'était aussi celui des parents. Le voisinage favorisait les relations amicales en particulier pendant les chaudes soirées estivales. Après avoir soupé, au temps béni (?) où la télévision n'existait pas, chacun sortait sa chaise, tout le monde se regroupait sur le trottoir. La tchache allait bon train tandis que nous, les enfants, que l'on obligeait à ne pas faire trop de bruit, écoutions les histoires des adultes qui souvent racontaient leurs souvenirs de jeunesse. L'amitié qui nous unissait était aussi forte que des liens familiaux (elle perdure malgré le temps qui passe et la dispersion liée à notre exode). Nous partagions nos joies et nos peines. Le jour de l'an, nous nous rendions les uns chez les autres pour apprécier les mantecaos, madeleines ou autres rochers que les mamans avaient préparés ; à Pâques, nous embarquions à plusieurs familles sur le camion de M. Lancry (les normes de sécurité n'avaient pas la rigueur d'aujourd'hui !!!) pour aller déguster méchoui et mounas à la ferme de mes grands-parents. Des photos jaunies, témoins de ces journées inoubliables, rappellent combien la vie était simple et nos amitiés solides.

Le théâtre est l'un des bâtiments les plus chers aux cœurs des Saïdéens. Il est en bonne place sur les cartes postales de notre ville. Il a permis à des talents saïdéens de s'exprimer sous forme d'aquarelles comme celle du regretté Henri Pérez. Plus récemment, en 2009 sur le forum, Robert Jesenberger nous propose : « *Une aquarelle de mon épouse Francine, sous un autre angle (ci-dessous) que celle d'Henri Pérez* » qui suscite



Le quartier du théâtre

le commentaire suivant de **Marlène Amoyal** : « Félicitations à Francine pour son immense talent ! Les couleurs et la lumière qui en émanent montrent la générosité de notre artiste et ses souvenirs « d'amour » pour notre chère ville ! Le souvenir de notre magnifique théâtre reste ancré dans ma mémoire et dans mon cœur et c'est avec émotion que je me rappelle un spectacle de fin d'année scolaire où ma sœur Michèle et sa classe avaient présenté le « Charleston ».

Ce monument a aussi suscité de très beaux textes, comme ceux d'**Alice Ronceau-Polydore** qui, dans un riche reportage paru dans les n° 97 à 103 de l'Écho de Saïda, raconte ses souvenirs, « vus et vécus par les yeux de son cœur et de sa sensibilité », pendant la période où notre théâtre servait de préfecture. Elle nous décrit les locaux, les personnages et l'ambiance qui régnait lorsqu'elle y travaillait, de 1960 à 1962.

Tout le monde a encore en mémoire les bals et les différents spectacles qui s'y sont déroulés. Cependant ce bâtiment n'a pas toujours tenu le rôle pour le lequel il était destiné. Comme le dit si justement **Robert Jesenberger** : « Nos anciens n'auraient pas pu imaginer les vicissitudes que connaîtrait ce bel édifice. Après avoir été au service de la belle musique, il devait se transformer en caserne, avant d'abriter les services de la préfecture. Mais les arbres sont toujours là ! ». De nombreuses photos attestent de son évolution jusqu'à sa disparition qui, comme le fait remarquer **Hubert Méréa** : « pour être tout à fait honnête, si la destruction de notre église a été une action délibérée des nouvelles autorités de Saïda au moment de l'indépendance, on ne peut les accuser d'un fait identique pour le théâtre ».



Le plasticage de la préfecture... Sur la photo ci-dessous, on aperçoit, au premier plan, les « lampos » de la station BP



Christian Kauffmann précise : « C'était bien un attentat imputé à l'OAS qui a détruit le théâtre, devenu la préfecture. L'explosion a été très forte. Je pense que beaucoup s'en souviennent parmi les habitants du quartier. J'habitais à 50 m, et j'ai eu du mal à me rendormir. Le lendemain, j'ai pu voir les dégâts. Il ne restait que les murs extérieurs. Tout était détruit à l'intérieur. C'était un endroit que je connaissais bien, car j'allais très souvent rendre visite aux militaires du 8^{ème} RIM qui étaient cantonnés là avant les transformations qui ont fait du théâtre la préfecture ».

Ghislaine Lavigne-Molina nous informe encore : « À propos de la bombe qui a explosé dans le théâtre, j'ai appris aujourd'hui-même, que c'est à mon père que l'on avait demandé, avec ses ouvriers, de déblayer les lieux après l'explosion. C'était la préfecture, qui siégeait dans l'enceinte du théâtre, qui avait été visée, paraît-il. L'intérieur était effectivement en piteux état, les étages n'existaient plus, et le toit avait en grande partie sauté. Les murs étaient nus, et, ironie du sort, le seul tableau qui était resté accroché au mur, était celui du général de Gaulle ».

Voilà plus de cinquante ans que nous avons quitté à jamais notre quartier. Qu'est-il devenu ? Je n'y suis jamais retourné et je ne pense pas le faire un jour : la page est définitivement tournée. J'ai cependant revu en images ces lieux familiers, quelques amis ayant fait un retour aux sources m'ont ainsi apporté une forte dose d'émotion pendant laquelle je n'ai pu retenir mes larmes. Bien sûr, ce quartier a perdu l'âme que nous lui connaissions, mais une grande partie des lieux gardent en secret les souvenirs de notre enfance.

De nombreuses maisons que nous habitons subsistent, fortement délabrées par l'usure du temps et un manque évident d'entretien. On reconnaît sur leurs façades les traces des couleurs d'origine. Leur intérieur n'est pas mieux conservé et leur visite suscite bien des déceptions. D'autres maisons et certains lieux ne sont plus reconnaissables. Ainsi, sur le terrain vague jouxtant la maison de la famille Lopez un bâtiment de plusieurs étages a été construit. La menuiserie-ébénisterie Martinez est maintenant une bâtisse à deux niveaux, dont les vitrines du rez-de-chaussée sont transformées. Il en est de même de la maison Vasco-Usero qui a vu disparaître son petit jardin en façade. Le grand portail s'ouvrant sur le garage de la famille Lancry a disparu, remplacé par un grand mur percé d'une simple porte-fenêtre (commerce ?). D'autres maisons de la rue Isaac Nahon ont également vu leur hauteur s'accroître d'un ou plusieurs niveaux (photo ci-dessous).



Rue Isaac Nahon en 2010 : à gauche, la maison Lancry. (Cliché André et Jean Escobar).

Le quartier du théâtre

La vitrine de la quincaillerie de Désiré Martinez a laissé la place à deux fenêtres mais l'immeuble est encore bien reconnaissable. Ce n'est pas le cas de l'épicerie mozabite voisine, des maisons des familles Asencio et De Casas : l'ensemble est modifié et surmonté d'un étage. Une boutique est créée au rez-de-chaussée avec une porte vitrée à l'emplacement de la porte d'entrée de la famille Asencio.

Le bar du théâtre et la cave Sanchez ont totalement disparu, remplacés par un petit immeuble administratif (photo ci-dessous).



(Cliché famille Allène-Saëz - 2006)

La petite placette s'est ornée d'un kiosque à journaux et de bancs (photo ci-dessous).



La placette et son nouveau kiosque en 2010. En arrière-plan, les maisons Ortega, James/Bernaert et Marin. Le crépi des façades est d'origine, seule la porte d'entrée des familles James/Bernaert est remplacée par un large volet roulant. (Cliché André et Jean Escobar).

Il ne reste rien de la station BP sinon quelques ruines sur un terrain vague (photo ci-dessous).



Ce qui restait de la station BP en 2006.
(Cliché famille Allène-Saëz)

Enfin, notre théâtre, que nous avons laissé en 1962 avec sa toiture béante et son intérieur dévasté a été rasé et, à son emplacement, un nouvel édifice, salle de cinéma, a été érigé selon une architecture aux antipodes de celle que nous avons connue, mais en conservant sa verdure environnante, en particulier ses palmiers dans lesquels se réfugiaient des nuées de moineaux que nous aimions taquiner avec nos stacks.

Jean-Pierre



Aujourd'hui, à l'emplacement de notre théâtre, un cinéma. Cette photo a été prise en 2010 depuis la rue du 4 septembre.

Un grand merci aux membres du **Forum Saïda et Nostalgie** pour leurs témoignages et leurs photos.

La fin de l'année 2012 est là !

Pensez à vous acquitter de votre cotisation 2013 dès maintenant,
et dans tous les cas avant fin janvier. Merci !

Comme chaque année, le bureau de l'Amicale a été dans l'obligation de relancer certains adhérents qui, par oubli ou négligence, n'avaient pas réglé leur cotisation 2012 ! Nous tenons à nous excuser de ce rappel auprès de certains (une quinzaine de personnes) dont le paiement n'avait pas été pris en compte avec l'installation d'un nouveau matériel informatique. Pour les autres, nous vous demandons, si cela n'a pas été fait depuis, de régulariser votre situation pour l'année écoulée et renouveler cette opération dans le courant du premier trimestre 2013 afin de faciliter le travail de notre trésorière.

Adressez votre chèque (à l'ordre de l'Amicale) à :

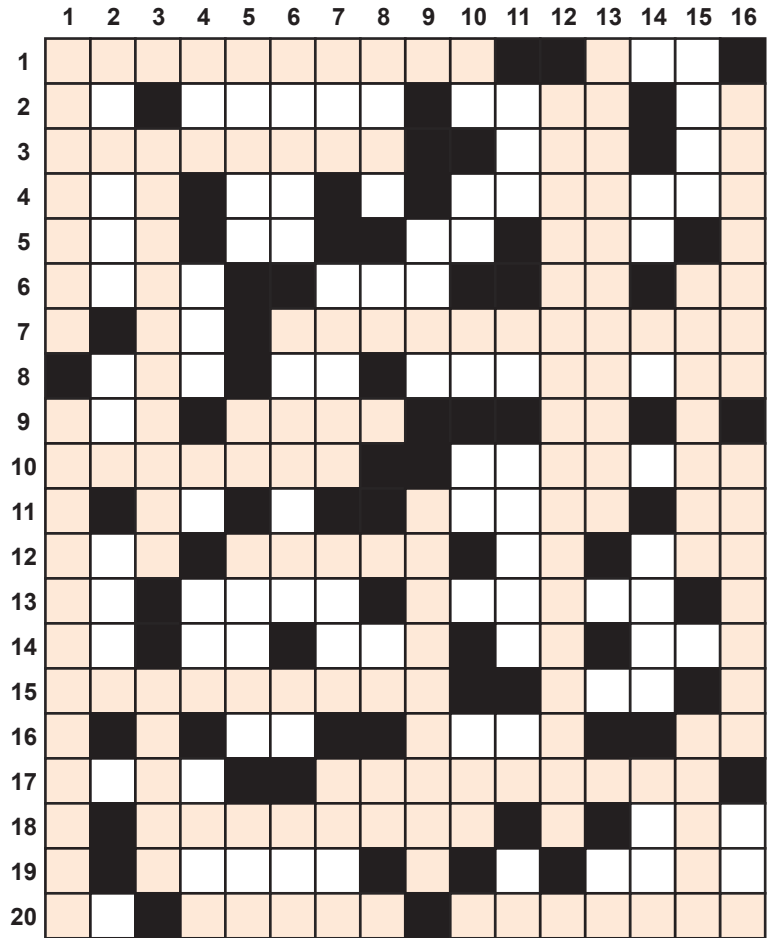
Amicale des Saïdéens,
1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Cotisation 2013 : 20 €, soutien à volonté

Le "pataouète", par Jean-Pierre

Horizontalement

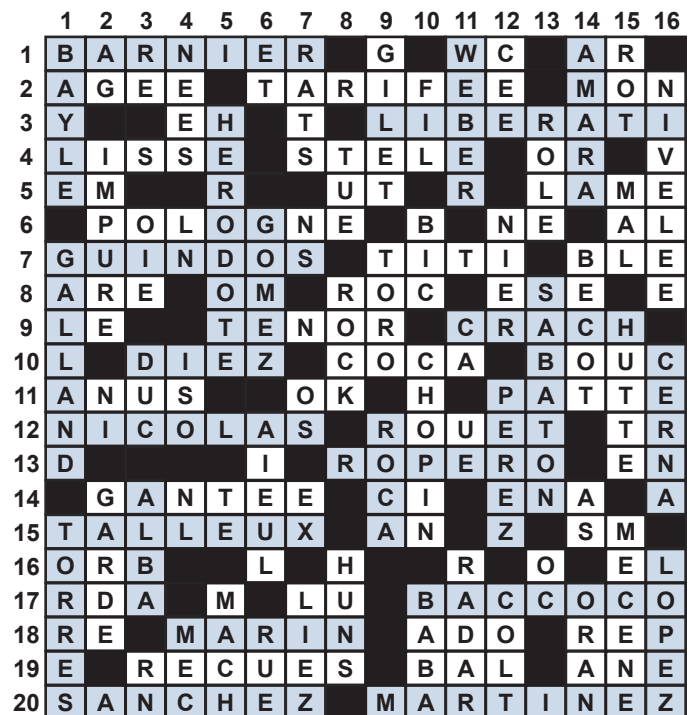
1 - « Regarde ce ... (Enfoiré) le mauvais coup qu'il a fait à ta sœur ! ». - En faire grand ..., c'est lui accorder beaucoup d'importance. **2** - Métal précieux. - Son boléro est un classique. - Lutteur japonais. - Ville de Champagne. **3** - « Sa voiture, elle fait un bruit de ... (pot en ferraille et en mauvais état) ». - Huile anglaise. - Saint de Normandie. **4** - Eut l'audace. - Article étranger. - On parle parfois de son accent, mais ce sol est souvent réputé pour ses produits agricoles ou ses traditions. **5** - La moitié de sérail. - Article défini. - Aller-Retour. - De droite à gauche, la mer des anglais. **6** - Port de l'Hérault. - Patronyme. - Mon ou ma en anglais. - Fleuve d'Italie. **7** - Phonétiquement assez. - « Maman, je m'en vais danser hein !... (En 3 mots, certainement, bien sûr, « regarde comme c'est bien » !) ma fille et pendant ce temps-là, moi je repasse, hein ! ! ! ». **8** - Osé. - Son jour est fêté. - De droite à gauche, séchais, épongeais. **9** - L'oncle en espagnol. - Très souvent dans l'expression « ... (Fils) de puta ». - Notre Seigneur. **10** - Le barbeau de chez nous, celui qui joue les durs. - De droite à gauche, marques sur la peau pincée. **11** - Petit saint. - Tourmenta, vexa. - C'est mieux de dire cela. **12** - Jeune. - « Qué ... (Dispute) ! Il fallait entendre ce qu'ils se sont dit en se tapant dessus ! ». - Remplace je. - Mesure d'air pour se libérer. **13** - Conjonction négative. - Certains ont viré la leur, même si cela n'a rien à voir avec la tuberculose. - On ne perd pas une... du spectacle lorsqu'on est très attentif ! **14** - Curriculum vitae. - Service de Renseignements. - Distributeur automatique de billets. - De droite à gauche, partie de squelette. **15** - « Allez ! Va te laver les yeux, va... (Celui qui a les yeux collés)!!! ». - Pronom relatif. **16** - Du verbe avoir. - Aussi. - Note du chef. **17** - Assassinat. - « Regarde ce ... (Celui qui a un mauvais fond) le mauvais coup qu'il a fait à son voisin ! ». - **18** « Mira ! Comme il est ce ... (beau rejeton) ! ». - Son bonnet nous ridiculisait. **19** - Cinq voyelles de l'alphabet. - Sous-vêtement (Sac à kiki). **20** - Permet de rêver. - « Méfie-toi de Bigoté, que c'est un ... (Faux jeton, traître) de première ! ». - « Regarde le, depuis qu'il s'est trouvé une fiancée, il est tout ... (Ravi) ».



Verticalement

1 « Quitte-toi de là, ... (Morveux) ». - « Tu as vu qu'il s'est mis des ... (Sandalettes) pour traîner en ville ? » **2** - Mise à niveau. - Service d'espionnage américain. - Cantatrice de renom. **3** - « çuila, quand il parle, c'est pire qu'un ... (Bégayeur), même pas on le comprend ! ». - « Mira qué ... (Belle fille) ! » **4** - Arme de Cupidon. - L'euro a été choisi à sa place. - Le do l'a remplacé. - Conseil Supérieur de l'Audiotvisuel. - De bas en haut, toutes les histoires commencent par : il était une ... ! **5** - Zone africaine de transition entre le Nord aride et la forêt tropicale. - Sert à interpeller. - Remède purgatif. - « Madré... (La mienne) ! » **6** - En forme d'œuf. - Marteau. - Découvert. - Plan Epargne Logement. **7** - Vaste étendue. - Guerrier espion du Japon. - Une soirée dans ce cabaret des Champs Elysées ne s'oublie pas. - Tendres. **8** - Masse solide d'un seul morceau. - Fut l'objet d'une ruée. - Le plus fort à la bataille. - « ...Capone ? **9** - Amoncellement. - « Je me suis fait une ... (Bosse) sur la tête en me cognant à la fenêtre. » - **10** - Carte maîtresse. - Petit tour. - Quotient Intellectuel. - Service de Renseignements. - Terme de philosophie chinoise. **11** - Râpe. - De bas en haut : article contracté. - Ses arènes, sa maison carrée, son jardin de la fontaine, mais aussi sa féria, sont connus dans le monde entier. - Le football à Lyon. - Petit coin indispensable. **12** - « Regarde Néna, comment elle est habillée la Carmencita, une vraie ... (En 5 mots, regarde-moi mais ne me touche pas.) ». **13** - « Néné, elle est où ta sœur ? Je sais pas moi ! pos... (En 2 mots, va savoir, cours et cherche !). » - Adjectif possessif. **14** - Hic. - De bas en haut : note aigüe. - Animal. - Vestibule. **15** - Taché. - « Néné ! À force d'insister tu deviens ... (Lourd) ». - « Si tu te bagarres avec lui, donne-lui ... (Des coups, du bois) ». **16** - « ... Arrête de pleurer, espèce de ... (Pleureur) et mange ». - « Il m'a cassé les pieds, alors je lui ai mis une ... (Fessée), comme ça la prochaine fois, tranquille il reste. » - Produit utilisé par les sportifs qui se dopent.

Solution du N° 121





Carnet de l'Amicale

Décès

- **Louis Navarro**, décédé en février 2012. De la part de son épouse et de ses enfants. 74130 Bonneville
- « Le jour de la fête des Mères, **Alain Landemarre**, fils d'**Antoinette Navarette**, ma sœur, a rejoint ses parents ». De la part de **Claire Poloczec-Navarette** et de toute sa famille. 78490 Montfort l'Amaury
- **Pierrette Foata**, fille de **Louisou Savary** et **Gisèle Soler**, à l'âge de 56 ans. De la part de son époux, de ses enfants et petits-enfants, de sa sœur **Nicole**, et d'**Annie Soler-Foata**. 20140 Serra Di Fenò
- **Raymonde Bénichou**, née **Amsallem**, décédée le 29 mars 2012. De la part de son fils **Jean-Caude** et de tous ses proches. 75009 Paris



René Maldonado (*originaire de Wagram, il avait été gardien de la paix à Saïda*), décédé le 16 avril 2012, à l'âge de 82 ans, à Saint Chamond dans la Loire. De la part de son épouse **Sylvia** et de ses enfants.

- **Carmen Rico**, décédée le 24 juin 2012, à l'âge de 94 ans. De la part de ses enfants **Andrée** et **Claude**. 34400 Lunel
- **Marie Rodriguez**, née **De Haro**, décédée le 05 octobre 2012, à l'âge de 79 ans. De la part de son époux **Jean**, ses enfants, ses petits-enfants et son frère **Joseph**. 26120 Montmeyran



Robert Martinez, décédé le 11 octobre 2012, à l'âge de 75 ans. De la part de son épouse **Anne-Marie**, ses enfants et petits-enfants, de sa sœur **Yvette Buhlmann** et de sa famille. 13900 Aix en Provence



Joseph (Jojo) Florès, né à Saïda le 14 octobre 1954, décédé le 16 octobre 2012, à l'âge de 58 ans. De la part de ses fils **Laurent** et **Nicolas**, de ses petits-enfants, de sa sœur **Marie-Louise Florès**, de ses nièces et neveux, et de toute la famille et tous ses amis. 76250 Deville-Lès-Rouen

- **André** et **Jeanine Moralès** ont le regret de vous faire part du décès de leur cousin **Jean Moralès** à l'âge de 69 ans. Jean était le fils de **Jean** et **Aurélié Moralès**, de la ferme Baylé et de Saïda. Son décès est survenu le 18 Octobre 2012 en région parisienne. 69970 Chaponnay
- **Gabriel Boudias**, décédé le 31 octobre 2012, à l'âge de 78 ans. De la part de son épouse **Rose-Marie**, née **Cara**. 53120 Carelles
- **Nelly Amsallem**, née **Amouyal**, décédée le 17 novembre 2012. De la part de son époux **Roger**, de ses enfants, de ses frères **Roger**, **Lucien** et **Jean-Claude** ainsi que de toute sa famille. Netanya-Israel.

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.

Merci à tous les Saïdiens qui nous ont envoyé des photos pour l'ouvrage sur la scolarité à Saïda. Ce recueil de plus de 100 pages est en cours d'élaboration. Il sera soumis aux Saïdiens internautes, courant janvier via le Forum Saïda et Nostalgie, pour compléter les noms sur les photos de classe etc. Puis nous corrigerons courant février-mars et il sera imprimé en avril pour être diffusé dès le prochain rassemblement les 18, 19 et 20 mai 2013 à Arles (et par correspondance aussi bien sûr). Si vous souhaitez faire partie des "correcteurs" et que vous n'êtes pas (encore) inscrits au Forum, envoyez votre adresse E-mail à : echodesaïda@orange.fr

PS. Nous pouvons recevoir et insérer vos photos de classe jusqu'au 15 janvier, fouillez vos archives, envoyez les clichés à l'Écho de Saïda !

Naissances

• **Gérard Agullo** et son épouse **Andrée**, née **Vélasco**, des HBM, sont heureux de vous faire part de la naissance de leur petit-fils **Cassandre** au foyer de leur fille **Michèle** et **Walter Lopez** à Combronde (Auvergne), le 25 janvier 2012. 63118 Cebazat

• Le 7 avril 2012 est née **Scarlett**, **Amicie**, **Nina** au foyer de **Jack** et **Claudine Radisch**. Les grands-parents **Amicie** et **Bernard Allène-Saëz** sont très heureux de vous faire partager leur bonheur : un huitième petit-enfant. 31000 Toulouse

• **François** et **Jeanine Baylé**, **Jean-Marie** et **Rose-Marie Baylé**, sont heureux de vous annoncer la naissance, le 24 mai 2012, de leur arrière-petit-fils et petit-fils **Joan**, au foyer de **Nicolas** et **Dominique Baylé-Rannaud** - 34440 Colombiers

• **Jean** et **Micheline Navarro** (née **Sabia**, d'Oran) sont heureux et fiers de vous annoncer la naissance de leur arrière-petit-fils **Raphaël** le 1er juin 2012. 69120 Vaulx en Velin

• Après **Zoé**, **Mathis** et **Tom**, **Nolhan** est arrivé le 2 juin 2012 au foyer de **Sophie** et **Brice Sabatier**. **Nolhan** est le 4^{ème} petit-enfant de **Yves Martinez**. 13220 Chateauneuf les Martigues

• **Annie Soler-Foata** est heureuse de vous faire part de la naissance de sa première arrière-petite-fille **Léna** le 18 juillet 2012, petite-fille de son fils **Pierre-François**, né à Saïda. 20140 Serra Di Fenò

• **Jean-Pierre Rodriguez** et son épouse **Nicole** demeurant à Espeluche dans la Drôme sont heureux de vous annoncer la naissance de leur petit-fils **Noa** le 13 septembre 2012 au foyer de **Nicolas** et **Raphaëlle Rodriguez**. 33160 Saint Aubin du Médoc

Nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens, ainsi qu'à leurs parents, grands-parents et arrière-grands-parents.

Félicitations à...

...**Marie-Françoise Bégards**, née **Mariani**, ayant habité 22 rue Biron à Saïda, qui a fêté ses 107 ans le 20 octobre dernier, en Alsace, entourée de toute sa famille.

Sur cette photo, notre doyenne avec son arrière-arrière-arrière-petite-fille **Noélie**, âgée de trois mois, à qui l'Amicale souhaite une très longue et très heureuse vie.

